

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIÈME PARTIE — LES SECRETS DE MAÎTRE KUDES

XVI — LA SÉPARATION

Durant le reste de la nuit, ces réflexions contradictoires se

heurtèrent dans la tête endolorie du jeune homme. Enfin un mince filet d'un rose pâle apparut à l'Orient: chacals, hyènes, panthères, lynx, lions se turent subitement.

La nature, silencieuse, parut se plonger un moment dans un repos absolu, puis les feuillages des palmiers, des orangers et des citronniers se balancèrent doucement sous la brise, et le chant des oiseaux du désert salua l'aurore, comme l'inférieur concert des bêtes fauves avait salué l'approche des ténèbres.

Les flamants, les ibis entr'ouvrirent leurs ailes et s'élançèrent dans l'espace, reprenant possession de leur domaine éthéré; puis, un jet rapide, étincelant, lumineux, surgit tout à coup à l'est du désert immense, dorant au loin les buissons poussiéreux, et le disque rongé du soleil apparut majestueux, commençant dans le ciel sa course quotidienne.

Les chevaux, étendus sur le gazon, se dressèrent en secouant leur corps engourdi. Du bout des lèvres ils effleurèrent les branches d'arbustes rampant à leur portée et d'un même pas se dirigèrent vers la source bienfaisante.

Marc était demeuré sous l'impression de cet admirable spectacle du réveil de la nature, si magnifique, si sublime, si grandiose dans ces plaines de l'Afrique qu'il frappe, sans les

lasser, de son effet saisissant ceux-là même qui le contemplant chaque jour.

Ce court moment avait fait trêve à son ardente émotion. En se retournant il vit l'Indien debout derrière lui et occupé déjà à seller sa monture. Marc imita vivement son compagnon et les

deux hommes, après avoir fait un repas tout aussi frugal que celui de la veille et s'être désaltérés à l'onde claire du ruisseau, s'élançèrent légèrement en selle.

— Dois-je donc vous accompagner ? demanda le jeune homme en rompant enfin le silence qui avait régné jusque-là entre lui et son compagnon.

— Oui, répondit celui-ci ; nous allons à Tripoli.

Les voyageurs quittèrent l'oasis.

Le trajet à parcourir était long et pénible, il demandait près d'une semaine.

Durant ce temps, à l'exception de quelques péripéties de chasse inséparables d'une traversée dans le désert, Marc et l'inconnu ne s'occupèrent l'un qu'à rappeler ses souvenirs et à interroger avec instance, l'autre qu'à se confirmer dans la certitude qu'il avait cette fois retrouvé le véritable fils du comte et à répondre aux pressantes et

utiles questions qui lui étaient adressées. Nous ne saurions donc répéter ces conversations qui nous feraient retomber dans des redites continuelles. De plus, l'Indien traça au jeune homme tout le plan de conduite qu'il avait à suivre.

Les événements eux-mêmes feront assez ressortir ce plan pour que nous n'ayons pas à le reproduire ici.



Rapprochant l'un de l'autre les deux Indiens, il les examina avec une attention scrupuleuse.

Qu'il nous suffise donc de dire qu'à Tripoli les deux voyageurs trouvèrent un petit navire qui les débarqua en Sicile.

Là ils durent se séparer, l'Indien s'embarquant directement pour la France, et Maro devant passer en Italie et traverser la péninsule dans toute sa longueur.

Une étroite amitié s'était formée entre les deux hommes, une confiance sans bornes existait entre eux.

Maro s'était promptement convaincu que son mystérieux compagnon jouissait non-seulement de toute la plénitude de ses facultés morales, mais encore qu'il était doué de la plus rare et de la plus vaste intelligence.

—Le 14 mars 1605, c'est-à-dire dans dix-sept mois, vous entrez à Paris par la porte Neuve, avait dit l'Indien en quittant le jeune homme.

—Le 14 mars 1605 ! avait répondu celui-ci.

—Vous savez ce que vous devez faire durant ces dix-sept mois ?

—Je le sais.

—Alors, comte de Bernac, que Dieu vous accompagne et n'oubliez jamais votre serment !

Maro pressa les mains de son compagnon et celui-ci s'embarqua pour la France.

Le jeune homme, pourvu d'une somme importante que lui avait remise l'Indien, traversa le détroit et entra en Italie.

Son premier soin fut d'échanger ses vêtements orientaux contre un élégant costume de gentilhomme européen ; puis, lorsque l'occasion se présenta de déclinier son nom et ses titres, il déclara se nommer le baron Maro de Grandair, être Français et Breton, d'origine, et voyager pour sa satisfaction personnelle.

C'était la première partie du plan formé par l'Indien qu'il accomplissait en répondant ainsi.

Maro mit sept mois à parcourir l'Italie, étudiant la langue italienne, les mœurs, les usages des habitants de ce pays et développant, par la vue des antiques merveilles qui y abondent, le goût inné qu'il ressentait pour les beaux-arts et que l'aversion qu'éprouvent les Orientaux pour la peinture et la sculpture ne lui avait jamais permis jusqu'alors de soupçonner en lui.

Là encore, au milieu des plus habiles professeurs d'écriture, au milieu de ceux qui avaient le renom mérité de pratiquer avec le plus de sûreté et d'adresse l'art sanguinaire qu'ils enseignaient Maro devint rapidement l'une des meilleures lames de Florence et de Venise.

Lorsqu'il arriva en France, Maro n'était plus déjà l'enfant des déserts de l'Asie et de l'Afrique : la civilisation avait transformé sa personne et son esprit.

Durant une année, le baron visita le midi et l'ouest de la France, principalement la Bretagne et la Normandie, s'instruisant avec acharnement, travaillant sans relâche à devenir enfin un gentilhomme accompli.

Telle avait été la volonté de l'Indien, qui prétendait que le jeune homme, avant de commencer le combat, connaît parfaitement le terrain sur lequel il allait lutter, et fût à même de porter dignement et noblement le nom de ses pères au sein de cette société française, la plus élégante, la plus folle et la moins tolérante au point de vue des usages qui ne sont pas les siens.

Maro avait compris et apprécié cette recommandation.

Au reste, l'Indien avait remis au baron, en le quittant, un petit livre dans lequel se trouvaient, manuscrits, l'histoire détaillée de sa famille et les renseignements qui lui seraient nécessaires pour l'avoué.

Chaque soir Maro, lors de son séjour en Italie, s'occupait à prendre connaissance de ce livre, et s'instruisait ainsi des moindres particularités relatives à l'histoire de la noble maison dont il descendait.

Bien-êt il sut à fond toutes ces particularités précieuses pour lui, et rien de ce qui concernait les Bernac ne lui fut étranger.

Durant son séjour en Italie, durant ses voyages en France, Maro n'avait ni revu l'Indien, ni reçu aucune nouvelle.

Il s'était trouvé absolument seul, abandonné à lui-même ; mais, nous l'avons dit, il avait confiance en l'avenir, et il savait attendre.

Bientôt le temps s'écoula, et l'année 1605 commença... Maro sentait la fièvre de l'impatience le dévorer en voyant dimouler la longueur du temps qui le séparait encore du jour où il allait pouvoir entrer dans ce Paris, au sein duquel vivait celui avec lequel il désirait si ardemment se trouver face à face.

Enfin ce jour tant souhaité arriva, et Maro en salua l'aurore avec un cri joyeux.

Nous l'avons vu pénétrer dans la capitale par la porte Neuve ; nous avons assisté à son dialogue avec le vieux sergent, et à sa rencontre avec le chevalier de La Gache et le marquis d'Erbaut, rencontre suivie presque aussitôt du duel dans lequel le baron avait joué un si grand rôle, et dont avaient été témoins Giraud d'une part, et le baron d'Autre de l'autre.

Nous savons que la vue de Giraud avait paru réveiller les souvenirs du jeune homme, et nous avons entendu le court échange de paroles rapides fait entre lui et le moine mystérieux.

Enfin, nous avons suivi Maro dans le logis de dame Perrine et nous l'avons laissé, son dîner à demi achevé, en proie aux réflexions les plus graves et repassant minutieusement dans sa tête tous les détails que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur.

L'horloge du cloître Saint-Merry, retentissant dans le lointain et sonnant huit heures, vint tirer le jeune homme des rêveries dans lesquelles il était plongé.

—Récapitulons ma journée, dit-il en se levant brusquement. Il me semble qu'elle n'a pas été mauvaise. Mon premier acte a été de me créer deux amis puissants à mon entrée à Paris. Il est vrai de dire que j'ai tué un gentilhomme, mais c'était bravement, et cette mort ne peut que me faire honneur...

J'ai revu l'Indien, car c'était lui qui assistait au duel sous cette robe de moine, j'en suis sûr. Donc, il ne m'abandonne pas. Je me suis trouvé en face de celui qui porte le nom et le titre qu'il m'a volés...

Un concours de circonstances heureuses va me permettre de voir cette nuit ce digne prévôt, qui m'a si généreusement sauvé jadis, sa fille, que je dois, en revanche du service rendu, arracher au danger qu'elle court en aimant un infâme.

Enfin La Chesnaye existe encore ! Oh ! que celui-là soit entre mes mains, et je pourrai promptement faire constater mes droits et ma personne !

L'Indien a raison ; entre lui et le faux comte il doit y avoir un lien mystérieux que je saurai découvrir. Là est le secret.

Où bien ! la journée a été bonne, je le disais bien, et la nuit se présente merveilleusement !

Demain l'Indien aura des nouvelles à apprendre, s'il en a à me donner !

Dieu est avec moi, je le sens, je suis fort. A moi l'avenir. A eux la honte et le châtement !

Et Marco lança dans l'espace un regard brillant de défi et d'audace.

— Ça ! continua-t-il, La Guiche et d'Herbaut doivent m'attendre... Il est temps de m'occuper de ma toilette.

Et le jeune baron, pirouettant gaiement sur ses talons avec une expression de joyeuse et inaltérable confiance, se mit en devoir de procéder à sa toilette de bal, ainsi qu'il venait de le dire.

A cette même heure, M. d'Aumont, enfermé dans ses appartements du grand Châtelet, et désolé de n'avoir pu réussir encore dans la capture du bandit célèbre, s'apprêtait à faire contre fortune bon cœur, et à conduire sa femme et sa fille au milieu de la cour qui se réunissait chez don Pedro de Toledo.

Diane, inquiète et éplorée, cachant avec soin son émotion aux yeux des femmes qui s'occupaient à la parer, sentait son cœur battre avec force, et mille résolutions différentes se croiser dans sa pauvre tête à l'approche de l'heure fatale indiquée la veille par le comte de Bernas, heure qui devait décider de sa destinée, car, si on se le rappelle, le comte avait dit à Diane qu'il lui fallait fuir cette nuit même, sous peine de voir sa tête rouler sur l'échafaud, et il avait ajouté qu'il n'éviterait pas la mort si la jeune fille ne consentait à partir avec lui.

Quant à la belle Catherine, la séduisante baronne que nous avons vue chez Jonas d'abord, puis dans les ruines du couvent des Augustins, en compagnie de trois hommes auxquels son existence paraissait liée d'une façon indissoluble, elle mettait en œuvre tous les artifices de la coquetterie la plus achevée pour relever encore sa charmante beauté et faire périr de jalousie les galants cavaliers qui la pressaient de tendres propos et de déclarations brillantes, et les nobles dames envieuses de ses grâces et de ses perfections adorables.

Mais à cette même heure aussi se passait, non loin du quartier habité par le baron, une scène d'un caractère bien différent que celle qui se préparait, et d'une importance telle que, certes, si le jeune baron de Grandair eût pu en deviner l'existence et le résultat, il eût abandonné le bal de l'ambassadeur d'Espagne pour accourir prendre sa part active des étranges événements qui s'accomplissaient.

## XVII

### LA MAISON DE LA RUE DES VIEILLES-ÉTUDES

La scène dont nous venons de parler, et à laquelle nous allons faire assister le lecteur, se passait sur la rive droite, dans l'une de ces voies étroites et sombres telles que les laissait pratiquer alors l'édilité parisienne.

Cette voie, qui existe encore de nos jours, se nommait à cette époque, et se nomme encore aujourd'hui la rue des Vieilles-Études Saint-Honoré.

Elle était ouverte dans l'axe de l'hôtel de Soissons et aboutissait, en traversant la rue des Deux-Bons, à quelques pas de cette tour bizarre accolée à l'ancien édifice par la mère des derniers Valois, cette Catherine de Médicis de funeste mémoire.

La reine adonnée, comme chacun le sait, aux sciences occultes, avait fait construire cette tour afin d'aller étudier de son sommet, en compagnie de son compatriote Ruggieri, le cours des astres en lequel elle avait une foi aveugle.

La rue des Vieilles-Études-Saint-Honoré, servant de prolon-

gement à la rue de l'Arbre-Sec, était alors la voie la plus courte et la meilleure pour aller de l'hôtel de Soissons au palais du Louvre.

Petite, insalubre, étroite, bordée de maisons hautes à pigeons menaçant de se rejoindre comme les constructions mauresques, elle n'en était pas moins regardée comme l'une des rues les plus aristocratiques de la ville, et bon nombre de ses maisons actuelles ont servi jadis de demeures aux grands seigneurs du dix-septième siècle.

À droite, au centre, s'élevait, en 1605, une sorte de petit hôtel d'aspect bizarre et pour ainsi dire lugubre.

Cet hôtel, percé au rez-de-chaussée d'une porte étroite et basse, présentait, dans son élévation, deux étages de deux fenêtres chaque, au-dessus desquels le toit pointu se dressait fièrement en surplombant sur la rue.

La porte, en s'ouvrant, laissait apercevoir une cour intérieure, petite, sombre, servant de communication entre le bâtiment de devant et un corps de logis plus considérable situé sur le derrière, et qui par conséquent, devait être adossé aux ruines de ce couvent des Augustins dont nous avons parlé dans un chapitre précédent de cet ouvrage.

Ce bâtiment, que l'on ne pouvait apercevoir d'aucun point des constructions voisines, avait le privilège d'exciter vivement la curiosité de tout le quartier.

Enfin pour ainsi dire au milieu de hautes murailles qui le protégeaient à droite et à gauche, et il semblait narguer toute tentative d'insérection.

Il faut l'avouer, à une époque où le surnaturel tenait une si importante place dans la vie réelle, tout ce qui avait lieu dans la maison dont nous venons de parler était bien fait pour inspirer au peuple une crainte superstitieuse.

Seulement l'opinion publique était injuste. Elle ne s'occupait que de l'arrière-corps de logis et elle avait tort, car les deux étages construits sur le devant de la rue méritaient bien aussi d'attirer de l'attention des observateurs.

Là aussi, effectivement, il se passait d'étranges choses.

Ainsi, tandis que le bâtiment situé sur la rue conservait son apparence sombre et silencieuse, celui bâti sur la cour semblait s'éclairer tout à coup comme s'il se fût illuminé du rez-de-chaussée au grenier.

Nous disons semblait : car aucune fenêtre étrangère ne dominait ce corps de logis, on ne pouvait en être, à l'égard de ce qui s'y passait, qu'aux plus vagues conjectures.

Néanmoins il était incontestable que presque chaque mois, et toujours le second samedi de ce mois, des lueurs vives formaient au-dessus de la cour, une sorte de brouillard lumineux que l'on apercevait d'assez loin.

Chose plus étrange encore, et qui donnait fort à penser aux observateurs du quartier, c'est que cette lueur n'était jamais deux fois de la même nuance.

Tantôt une vapeur rouge, couleur de sang, paraissait baigner la toiture dans un flot de lumière à croûte qu'un incendie des plus violents s'était subitement allumé dans l'édifice.

Tantôt cette vapeur affectait une teinte verte de la nuance la plus franche et de l'effet le plus fantastique.

D'autres fois elle était blanche et devenait soit orangée, soit violacée, soit bleustre, soit complètement dorée.

Bien souvent le gnet, alarmé par ces illuminations intempestives, accourait vers le lieu d'où elles se projetaient ; mais à peine entendait-on résonner au loin le fer des chevaux ou les pas alour-

di des soldats, que la lueur s'éteignait subitement et que tout rentrait dans l'obscurité.

Les archers de la ville, étonnés, s'arrêtaient alors et se demandaient s'ils n'avaient pas été le jouet d'une illusion.

Parfois ils s'en retournaient avec cette insouciance qui distinguait la police de cette époque; parfois, au contraire, ils poursuivaient leur route, et, guidés par quelque bourgeois curieux d'approfondir par lui-même le mystère, ils parvenaient jusqu'à la maison de la rue des Vieilles-Etuves.

Là, d'ordinaire, ils s'arrêtaient de nouveau, car la maison paraissait le sanctuaire même de la tranquillité, du calme et du sommeil: puis, sur les instances des voisins amentés, ils frappaient à la grosse porte.

Après quelques instants d'un assourdissant vacarme, la servante entre-bâillait une fenêtre, et demandait avec des exclamations d'effroi ce que l'on pouvait vouloir à son vieux maître.

Lui parlait-on des lueurs sinistres aperçues des rues avoisinantes, elle paraissait ne pas avoir conscience de ce qu'on lui disait, et se bornait à offrir aux soldats de pénétrer dans la maison.

Ceux-ci entraient, ou du moins laissaient pénétrer leur sergent en compagnie de quelques hommes.

Sergent et soldate montaient au second, toujours guidés par la servante, laquelle avait eu soin de refermer la porte de la rue, au grand désappointement des badauds éveillés et accourus en toute hâte.

Dans une chambre convenablement meublée on trouvait un vieillard dont les infirmités paraissaient affreuses, et qui, d'une voix tremblante, répondait aux interrogations du guet ou mettait sa demeure entière à la disposition des soldats.

Ceux-ci, convaincus qu'ils s'étaient trompés dans leurs recherches, s'excusaient auprès du vieillard et redescendaient dans la cour.

Là, bien souvent encore, le sergent s'enquerrait de ce qu'était le bâtiment noir s'élevant sur le derrière du terrain. Pour toute réponse la servante allait pousser une porte mal fermée et invitait du geste les soldats à en agir à leur guise.

Le sergent et ses hommes prenaient des lanternes et s'avançaient dans l'intérieur du petit bâtiment.

Tout paraissait y être dans un abandon et dans une ruine absolue. Les murailles nues dénuées de planchers s'élevaient du sol à la toiture.

Ça et là quelques ouvertures indiquaient les deux étages qui avaient dû exister autrefois.

A terre gisaient des boîtes de paille et dans un angle une mule d'assez chétive apparence dormait sur une mauvaise litière.

A l'inspection de ce triste logis, où pas un meuble, pas une cachette ne pouvait rien celer à la vue, le serger haussait les épaules, éteignait sa lanterne et regagnait la rue, convaincu qu'il venait de visiter en pure perte la maison la plus inoffensive ne la capitale.

Alors les curieux déçus regagnaient sous-voisement leur logis et le guet s'éloignait majestueusement, sans daigner tourner la tête.

Les nuits où ces visites avaient lieu, rien d'extraordinaire ne se manifestait plus dans la maison suspecte, mais le mois suivant les choses recommençaient de plus belle.

Souvent les lueurs dont nous avons parlé étaient remplacées par des pluies d'étoiles jaillissant hors d'un énorme tuyau qui

se dressait sur le toit du bâtiment en ruine. Souvent encore à ces gerbes de feu succédaient de longues langues de flammes, se tordant convulsivement dans le ciel.

Puis tout à coup le silence était troublé par quelque détonation effrayante, comme si toute une compagnie d'arquebusiers eût fait feu à la fois.

D'autres fois c'étaient des clamours étranges, des cris sauvages, des chants d'allégresse, des rugissements de bêtes féroces, des vagissements d'enfants qui s'échappaient tour à tour lugubres, effrayants, doux ou joyeux, de la demeure singulière.

Depuis près de vingt ans ces événements se renouvelaient à peu près chaque mois, depuis près de vingt ans le guet avait fait plus de trente visites inutiles; aussi peu à peu le quartier s'était-il habitué aux étranges choses qui se passaient dans l'hôtel de la rue des Vieilles-Etuves, et la police de la ville avait-elle fini par ne plus sans inquiéter du tout.

Toutefois on ajoutait que cette indifférence de la police n'avait eu lieu que d'après un ordre donné de très-haut et qui enjoignait de laisser paisibles les habitants du logis soupçonné de diableries.

Cet ordre expliquait la tranquillité dont la maison avait joui dès lors; puis, pour le vulgaire, des bruits provenant d'une source inconnue et propagés avec une rapidité extrême avaient même bientôt mis sur le compte des habitants de l'autre monde ce qui avait lieu d'extraordinaire dans celui-ci; le surnaturel avait donné raison de l'inexplicable, et bientôt tout le quartier avait admis comme certain le choix fait par les damnés et par les sorcières de la construction en ruine pour y établir leurs nocturnes assemblées.

De là l'explication naturelle des lueurs, des étincelles, des flammes, des cris, des vociférations, des détonations et des rugissements.

Cette façon de penser, partagée en apparence du moins par la police, avait fait cesser toute tentative de perquisition, et depuis plus de dix ans antérieurement au jour où commence cette histoire, les habitants du logis mystérieux n'avaient subi aucune visite domiciliaire.

Seulement la nuit, lorsque le vacarme était trop grand, lorsque les lueurs étaient trop vives, les voisins réveillés en sursaut sautaient à bas de leur couche, et hommes, femmes et enfants se mettaient en prière, implorant la miséricorde divine pour les protéger contre les tentatives des esprits mauvais.

Cependant il faut le dire: parmi tous ces esprits faibles se trouvaient quelques esprits relativement forts, et la malignité publique ne trouvait pas toujours de quoi se nourrir dans le champ du surnaturel qu'on lui avait livré en pâture.

Tout en admettant la présence des habitants de l'autre monde, on pensait souvent à celle des habitants du logis, bien vivants ceux-là, et parfaitement en chair et en os.

Des rumeurs commencèrent à circuler dans les environs; les conjectures se croisèrent, les observations se corrigèrent entre elles; les esprits malins, les imaginations hardies se mirent en mesure de deviner ce qu'on ne pouvait savoir, et bientôt une sorte de légende, devenue promptement article de foi, circula dans tout le quartier.

Voici, en 1605, ce que l'on racontait sur les habitants de la maison de la rue de Vieilles-Etuves-Saint Honoré.

Maître Eudes (tel était le nom qu'à tort ou à raison on avait donné au propriétaire de l'hôtel,) maître Eudes passait pour un ancien procureur de la Bretagne, né à Rennes vers la

commencement du siècle précédent et qui dès lors, était presque centenaire.

Ayant vendu sa charge étant jeune encore, il était venu à Paris où il s'était adonné aux sciences occultes.

Il avait un fils, lequel avait longtemps servi la Ligue sous les ordres du duc de Mercœur. De ce fils on n'en entendait plus parler depuis près de dix années.

Sombre, morose dévoré par un chagrin profond dont on ignorait la cause, maître Eudes s'était renfermé dans la maison qu'il avait fait construire rue des Vieilles-Étuves-Saint-Honoré et avait fait vœu de ne plus en sortir qu'à l'heure de sa mort.

Une seule personne habitait avec lui, c'était Marguerite, sa servante.

A ces détails circonstanciés, on ajoutait que maître Eudes était à son aise et en même temps d'une avarice sordide, ce qui expliquait l'état de délabrement dans lequel il laissait le corps de logis du derrière, délabrement qui avait tellement séduit les suppôts de l'enfer qu'ils avaient fait du bâtiment leur résidence habituelle.

Ce que nous venons de rapporter n'était rejeté que par les gens sages, la petite minorité des habitants du quartier.

Ce que nous allons dire encore, au contraire, était considéré comme certain par l'immense majorité des voisins et voisines.

On disait que maître Eudes n'était pas seulement à son aise, mais bien excessivement, phonoménalement riche; on ajoutait qu'il n'était pas seulement savant, mais bien magicien, sorcier et en commerce direct avec le diable.

Il n'avait pas eu qu'un seul fils, mais bien trois enfants vendus successivement par lui à Satan en personne, lequel les avait dûment emportés les uns après les autres, moyennant quoi il accordait dix ans de plus d'existence à son associé et la faculté durant ces dix ans, de faire de l'or autant que maître Eudes le jugerait convenable, mais que ces dix années octroyées par chaque fils livrés (ce qui faisait trente ans), expirées et accomplies, maître Eudes aurait à se donner à son tour en propre paiement à l'ennemi du genre humain, s'il voulait vivre encore sur la terre dix autres années de plus.

De plus on disait encore, mais cette fois on se disait cela tout bas à l'oreille et en se signant avant et après la confidence, que chaque second samedi du mois, à neuf heures précises du soir, maître Eudes sonnait sa servante.

Celle-ci montait. Maître Eudes lui commandait de lui apporter ses plus beaux habits.

Une fois revêtu de son costume de gala, maître Eudes faisait signe à la servante de redescendre.

Celle-ci partie, il se traînait vers une petite armoire pratique dans l'épaisseur de la muraille, l'ouvrait avec une clef d'or suspendue autour de son cou par une chaîne du même métal et en tirait un petit flacon également en or.

Ce flacon à la main, il récitait une formule magique et le débouchait ensuite lentement.

Une petite flamme rouge s'échappait alors par le goulot allongé du flacon, montait au plafond, éclatait en s'éteignant avec un bruit semblable à celui de la détonation d'une arme à feu et répandait dans la chambre une odeur inconnue.

Tout aussitôt maître Eudes portait le flacon à ses lèvres et en avalait avidement le contenu.

Demeurant immobile durant quelques secondes, le vieillard semblait attendre l'effet du breuvage, puis, cet effet obtenu, il

ouvrait la fenêtre et laissait pénétrer l'air pur dans la chambre.

Mais alors, au contact de cet air s'opérait une métamorphose subite et étrange. Maître Eudes, le vieillard centenaire, paraissait ne pas avoir trente ans!

Plus de rides, plus de cheveux blancs, plus de veines défailantes, plus de jambes impotentes, plus de corps voûté et débile.

Un visage frais et jeune, des cheveux noirs, des mains nerveuses et puissantes, des jambes agiles, un torse droit et vigoureux.

Maître Eudes se redressait, marchait vivement en marmottant toujours des paroles mystérieuses, puis il descendait ses deux étages, traversait la cour et ouvrait la porte du corps de logis abandonné.

Après être entré dans l'intérieur, il retirait à lui cette porte et l'on entendait le bruit des verrous, des barres de fer et des chaînes, à l'aide desquels il la barricadait en dedans.

Au même instant, c'est à dire une heure juste après que maître Eudes avait appelé sa servante, on entendait dans la rue le trot pesant d'une mule s'arrêter devant le logis du vieillard.

Cette mule, disaient les narrateurs, aurait été la plus magnifique mule du monde si elle n'eût porté sur le côté gauche de la croupe une énorme blessure haute et saignante qui faisait horreur à voir.

Un cavalier de stature et de corpulence à ne pas faire déshonneur à la bête chevauchait celle-ci.

C'était un homme de mine fière et imposante, mais dont le front portait l'empreinte de trois blessures si rouges et si vives qu'on eût dit trois charbons ardents incrustés dans la chair.

Leur aspect épouvantait, et on détournait la tête à la vue du cavalier et de sa monture; mais, heureusement, ajoutait judicieusement le conteur, l'heure à laquelle venait la mule et le cavalier ne permettait pas de les distinguer parfaitement.

Tous les deux, homme et bête, venait depuis vingt ans sans qu'on eût d'où, et partaient, sans qu'on eût où ils allaient, car lorsqu'on avait voulu le suivre, et cela était nécessairement arrivé assez souvent, on les avait toujours perdus de vue aux alentours du cimetière des Innocents.

Deux heures sonnaient à l'instant même où le cavalier s'arrêtait devant le logis de maître Eudes.

Sans descendre de sa monture, il soulevait le lourd marteau de fer et le laissait retomber.

La servante, prévenue sans doute, ouvrait aussitôt, et le cavalier entrait, puis mettait pied à terre.

La mule, sans être attachée, demeurait dans la cour de l'hôtel.

Alors le cavalier, sans dire un mot, sans paraître se préoccuper de quoi que se soit, se dirigeait droit vers la porte du logis dans lequel s'était retiré maître Eudes.

Levant la main, il touchait simplement cette porte de l'extrémité de son index, et aussitôt, en dépit des verrous, des barres de fer et des chaînes, elle s'ouvrait toute grande.

Le visiteur entrait, et la porte se refermait.

Après une heure, pas une minute de moins, pas une minute de plus, disait toujours la chronique populaire, la porte se rouvrait d'elle-même, l'inconnu sortait, allait à sa mule, l'enfourchait, et, gagnant la rue, partait au grand trot.

Dieu seul savait où il allait!

Toute la nuit maître Eudes demeurait là où l'avait laissé

l'inconnu, et, chacune de ces nuits, les lucres étaient plus vives et le bruit plus assourdissant.

A cinq heures du matin, il regagnait son appartement du second étage pour n'en plus sortir que le vendredi suivant.

Quel était ce cavalier ? que se passait-il entre lui et le vieillard subitement rajeuni ? Voilà ce qui préoccupait tout le quartier.

La solution la plus accréditée de ce problème était que le cavalier n'était autre que le diable, et qu'il venait tous les seconds samedis du mois donner une leçon de magie à maître Eudes.

Ce qui confirmait le peuple dans cette opinion, c'était que le samedi saint de chaque année le cavalier et la mule ne faisaient pas leur visite mensuelle, et que maître Eudes ne sortant jamais, n'allait par conséquent jamais à l'église, et que, ne recevant personne autre que l'inconnu, il était évident qu'il n'avait ni confesseur ni directeur de conscience.

En 1605, la tradition concernant le cavalier et la mule semblait avoir perdu quelque peu de sa valeur, bien qu'elle se maintint toujours ; mais on prétendait que depuis plus de trois années aucune visite étrange n'avait eu lieu dans la maison suspectée.

Et maintenant que le lecteur est au courant de ces bruits, faux ou fondés, nous allons le prier de pénétrer avec nous dans cette maison de la rue des Vieilles-Euvres-Saint-Honoré, à l'heure même où les bons bourgeois de Paris préféraient prendre un détour plutôt que de risquer à passer devant un logis hanté par les démons et les damnés.

## XVIII

### MAÎTRE EUDES

Ce soir-là était donc celui du second samedi du mois de mars 1605.

Maître Eudes se tenait dans sa chambre à coucher, située au deuxième étage sur la rue.

Assis dans un vaste fauteuil placé devant une large table, il paraissait se livrer à l'étude, car tout autour de lui, sur la table, sur des sièges garnis, tout ouverts, une respectable collection d'in-folios, les uns manuscrits, les autres imprimés, qu'il attirait ou repoussait successivement de sa main sèche et nerveuse.

Une petite lampe posée sur la table éclairait faiblement la pièce, dont les vastes proportions, suivant l'habitude de l'époque, eussent exigé une véritable illumination.

Maître Eudes était un beau vieillard étrangement vigoureux encore, si les voisins, qui lui prêtaient près d'un siècle d'existence, ne se trompaient pas dans leurs conjectures.

A peine paraissait-il sexagénaire. De longs cheveux gris entouraient le sommet de son crâne, nu et poli comme un vieux miroir. Une barbe inculte descendait jusqu'au milieu de sa poitrine.

Des sourcils épais, puissamment arqués, encadraient ses yeux gris, dont chaque regard semblait un éclair.

Un nez long, à l'arrête large, aux narines dilatées descendait au-dessus d'une bouche bien dessinée, mais dégarnie par l'âge.

Le menton, excessivement accusé, fondu au milieu, faisait paraître plus grande encore la maigreur des joues dont les pommettes saillantes semblaient prêtes à percer les chairs jaunies.

Maître Eudes devait être de taille au-dessus de la moyenne, car, bien que son buste fût voûté, ses épaules dépassaient encore le dossier du fauteuil sur lequel il était assis.

Les jambes et les bras offraient cette maigreur particulière à presque tous les hommes d'études dont les membres ne profitent jamais.

Enveloppé dans une vaste houppelande brune, serrée à la taille comme la robe d'un moine, avec laquelle elle avait d'ailleurs plus d'un rapport de forme et de nuance, maître Eudes, les pieds allongés sur un coussin de cuir, la tête appuyée dans ses deux mains, les coudes posés sur la table, était évidemment absorbé dans ses lectures.

Huit heures venaient de sonner, et le vieillard n'avait même pas entendu le timbre sonore, de son horloge résonner à quelques pas de lui, lorsque tout à coup son œil terne s'anima, sa main crispée froissa convulsivement les feuillets du manuscrit qu'il lisait, et un frémissement nerveux agita tout son être.

— Enfin !... enfin !... murmura-t-il en se penchant avidement en avant sur le livre. Je l'avais bien dit, moi, et Paracelse et Goelenius sont de mon avis.

Oui, Dieu a répandu partout la vie ! La vie est son attribut essentiel et il a uni les esprits aux corps par un fluide animal. Pythagore et Platon le pensaient évidemment, et Paracelse l'a écrit.

Le fluide émane de l'âme, dont il doit avoir de l'influence sur l'âme !... Je le prouverai, moi, je le prouverai. Le fluide minéral existe ; l'aimant ne peut permettre de nier.

Pourquoi le fluide animal n'existerait-il pas ? Le fluide nerveux existe aussi, nous le reconnaissons tous : eh bien, pour quoi, de même que la volonté dirige ce fluide nerveux vers les organes pour les mouvoir ne pourrait-elle aussi lancer ce fluide au dehors, et de le faire pénétrer dans le corps d'une autre personne ?...

Maître Eudes reprit sa promenade.

— Oui, je le prouverai, je le prouverai ! répéta-t-il encore en s'arrêtant de nouveau, et il m'aidera, lui, oui, il m'aidera, je l'y contraindrai !...

Le vieillard s'interrompit pour regarder le rideau de l'horloge.

— Huit heures et demi, dit-il ; encore une heure et demi. d'attente ! Ah ! trente jours sont trop longs à attendre... et maintenant qu'il est revenu, il faut qu'il vienne plus souvent... il le faut !...

En ce moment, on frappa à la porte deux coups discrets.

— Entrez ! dit le vieillard.

La porte s'ouvrit doucement, et une femme apparut sur le seuil : cette femme était Marguerite, la servante aux appointements fabuleux.

— Maître ! fit-elle en s'avantant.

Le vieillard se tourna vers elle.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Vous rappeler que l'heure est venue.

— Je le sais.

— Alors, il faut tout préparer ?

— Oui.

Et maître Eudes accompagna cette affirmation d'un geste impératif, indiquant qu'il voulait être seul.

Marguerite comprit sans doute, car elle sortit aussitôt.

Maître Eudes était près de la fenêtre : il reprit alors sa promenade à travers la chambre, et parut de nouveau absorbé dans sa rêverie.

— Ne serait-ce pas là le secret de Cardan et celui du grand A'bert, dit-il à voix haute, sans s'arrêter dans sa marche, et sans se rendre compte évidemment que ses lèvres formulaient sa pensée en sons distincts. Les esprits élémentaires, obéissaient à leurs ordres...

Or, qu'est-ce que les esprits élémentaires, qu'est-ce que ces intermédiaires entre l'homme et les créatures immatérielles ?... Invisibles à nos yeux, mortels comme nous, formés par les particules les plus subtiles de l'air, tantôt nous dominant, tantôt dominés par notre volonté, ne représentent-ils pas l'action de ce fluide dont l'existence est incontestable ?... Serait-ce un même phénomène sous des noms différents ?...

— C'est possible... continua-t-il ; mais alors... si cela est, chaque homme aurait donc un esprit élémentaire intimement lié à lui ?... esprit dont il pourrait disposer à son gré, et qui, s'il est plus puissant que celui d'un autre homme, mettrait celui-ci à son entière discrétion ?...

En ce moment le bruit se couvrit par l'échappement du la sonnerie qui précéda de quelques secondes le retentissement du marteau sur le timbre, résonna bruyamment dans la pièce.

Maître Eudes se trouvait placé en face de l'horloge.

— Neuf heures ! fit-il vivement, il va bientôt venir !... Enfin ! je vais donc recommencer mes travaux !... Trois ans !... Trois ans d'absence !... A-t-il trouvé le secret de la science ? Oh ! qu'je l'aie, ce secret, et bientôt je l'aurai seul !... A dix heures il sera ici... sa lettre est précieuse, et jamais il n'a manqué à sa parole !

Et, avec une agilité étonnante, le vieillard ferma ses livres, enfouit ses papiers épars dans un tiroir dont il prit la clef, et, courant vers la table, il saisit la lampe et l'éteignit d'une main ferme.

Tout cela s'accomplit avec une rapidité telle, que le dernier coup de neuf heures retentissait à l'instant même où maître Eudes reposait la lampe sur la table.

La place demeura plongée dans une obscurité profonde.

Le vieillard marcha alors vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande, puis, se redressant de toute la majesté de sa haute taille et étendant le bras droit en avant :

— J'attends ! prononça-t-il d'une voix forte.

Maître Eudes, en achevant ce mot, demeura immobile, l'œil fixe et le bras toujours étendu.

De la façon dont il s'était placé en ouvrant la fenêtre, il découvrait l'extrémité nord de la courte rue qu'il habitait.

A cette extrémité, s'élevait la noire muraille de l'hôtel de Soissons, et la tour construite récemment par les ordres de la jeune reine Oathurine pour les besoins de son astrologue Ruggieri.

Le ciel était noir, la nuit obscure, et le quartier désert et silencieux.

Tout à coup, au-dessus de la toiture de l'hôtel, à l'endroit même où la tour se soudait au bâtiment, s'éleva dans les ténèbres une garde d'étincelles qui s'éteignit aussi vite qu'elle était apparue.

Seulement, cette espèce d'artifice avait dû être allumé à une grande distance de l'hôtel, car il ne projeta aucune lueur sur les maisons environnantes.

— Il viendra, il va venir ! murmura le vieillard.

Maître Eudes referma alors la fenêtre de sa chambre, tira soigneusement les épais rideaux qui, en tombant, redoublèrent encore, s'il était possible, l'opacité des ténèbres régnant déjà à

l'intérieur, et, d'un pas ferme, comme s'il eût distingué nettement devant lui, il se dirigea vers la partie de la pièce opposée à celle où se trouvait la porte d'entrée.

Là, il s'arrêta, tira de son vêtement une petite clef attachée à l'une des boutonnières par une chaîne de métal, et, s'approchant de la muraille, il leva la main qui tenait la clef.

Sans doute, maître Eudes avait une grande habitude de cette singulière manière d'agir ; car, sans chercher, sans tâtonner, sans se tromper, il enfoua la clef dans une petite serrure dont le mécanisme, jouant aussitôt, permit au large battant d'une énorme armoire de s'ouvrir en tournant sur ses gonds.

Cette armoire, dont la capacité devait être considérable, à en juger par son ouverture, était évidemment garnie d'objets usuels et de verreries, car maître Eudes, en enfouant son bras au-dessus d'une planche, provoqua or cliquetis du cristal s'entre-choquant auquel l'oreille ne saurait se tromper.

Saisissant de la main droite une tige d'acier qu'il prit sur sa table de travail, il approcha de la gauche la fiole qu'il plaça dans une position horizontale.

Un coup sec de la tige d'acier sur le goulot brisa le verre fragile.

Aussitôt au contact de l'air, le contenu de la petite bouteille s'embrasa, et une longue flamme, s'échappant par le goulot mutilé, éclaira la chambre d'une lueur jaunâtre, assez semblable à la tinte de l'opale.

Cette flamme monta directement vers le plafond qu'elle caressa de sa langue tordue, et erra durant quelques secondes sur les poutres saillantes, comme un papillon voltigeant de fleur en fleur.

Maître Eudes, les yeux ardemment fixés sur le corps lumineux, suivait avec une attention extrême les lignes tracées par la flamme légère.

Suivant les habitudes de construction de l'époque, le plafond de la pièce offrait une succession régulière de larges saillies et de creux profonds causés par le passage des poutres, de sorte que, tantôt la flamme errante léchait ces saillies, tantôt elle disparaissait dans l'espace réservé entre elles.

Au centre du plafond, la poutre, plus large que ses voisines, était artistiquement sculptée en forme de rosace.

Maître Eudes, les deux bras étendus en avant, se mit alors à murmurer un flot de paroles aux sons bizarres, sur un rythme étrangement cadencé.

Tout à coup, la petite flamme, arrivée en resserrant ses cercles au centre même de la rosace, s'abaissa comme si elle eût voulu retomber, puis, opérant en sens inverse un brusque mouvement ascensionnel, elle se précipita vers la rosace et s'éteignit ou disparut brusquement, soit que l'aliment lui manquât, soit qu'une ouverture ménagée dans la sculpture lui eût permis de s'élaner au dehors en obéissant à l'action d'un courant.

La chambre fut aussitôt plongée dans une obscurité profonde.

— Satan le vent ! s'écria maître Eudes d'une voix forte ; à moi les esprits de la nuit !

Et, jetant au loin les débris de la petite fiole qu'il tenait encore dans sa main, il s'élança vers la porte, l'ouvrit, et quitta la chambre où venait de s'accomplir ce mystérieux événement.

Cette porte, dont le vieillard venait de franchir le seuil, donnait accès sur un palier long et étroit, à l'extrémité duquel aboutissait le deuxième étage de l'escalier.

Palier et escalier étaient plongés dans d'épaisses ténèbres,

Maître Eudes descendit légèrement les degrés et se trouva bientôt au centre de la petite cour.

Le bâtiment, dont nous avons parlé, celui dans lequel se passaient au dire des voisins, les étranges mystères qui avaient maintes fois effrayés le quartier et donné l'alarme au guet chargé de la police de la ville, le bâtiment enfin, situé au fond de la cour, se dressait noir et silencieux devant le vieillard.

(A CONTINUER)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Barbier—Court, n'est ce pas, monsieur ?

Le client (feignant de n'avoir pas bien compris) — Oui, je suis à court. Vous marquerez ça sur l'ardoise, n'est-ce pas ? Je vous remercie d'en avoir parlé.

\* \* \*

A la chambrée, Dumanet lit le journal :

« Charles Martel battit le Sarrasin à coups de hache. »

—En v'la une méthode qui doit fièrement déteriorer la marchandise, s'écrie Pitou. Chez nous, nous nous servons de fléaux !

\* \* \*

Loulou à son papa qui vient de donner l'aumône à un mendiant :

—Pourquoi as-tu donné deux sous à ce bonhomme ?

—Pour qu'il puisse manger du pain.

Le soir, à table, maman dit au petit :

—Tu manges tout sans pain à présent ?

—Oui, pour que papa me donne des sous.

\* \* \*

—Je vous aime comme tout, disait un jardinier amoureux à une jeune fille en lui pressant la main.

—Idem, répondit-elle en lui rendant la même pression.

L'amoureux ardent, qui n'avait pas fait ses classes, était tout perplexe de ne pouvoir comprendre la définition du mot « idem. »

Le lendemain, étant à son travail avec son père, il dit :

—Père, quelle est la signification de idem ?

—Voyons, dit le vieux bonhomme. Voilà un cornichon, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh ! bien, celui-ci c'est « idem. »

—Au diable ! s'écria le jeune homme indigné. Alors elle m'a appelé cornichon !

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**PREMIÈRE SÉRIE**—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; Le Duc de Kandos; Les Deux Duchesses; Les Forçats de l'Amour; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, variétés, etc., etc.

**DEUXIÈME SÉRIE**—Les Aventures du Capitaine Vatan, La Dame de Pique; La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

Boîte 1983

MORNEAU & OIE., EDITEURS,  
475 Rue Craig, Montréal.